# I AM NOT A WITCH

Un film de Rungano Nyoni

**Un premier film âpre et onirique**

Un bus rempli de touristes roule sur un chemin cahoteux II se gare devant des fils de fer barbelés. Derrière, un alignement de femmes. Un travelling nous révèle des visages grimés en blanc, des corps passifs et résignés, attachés par de longs rubans blancs, symboles de leur captivité. C'est un camp de sorcières comme il y en a partout en Afrique […]. Un ghetto de femmes auxquelles on attribue des pouvoirs magiques mais qu'on enferme comme des criminelles.

Pour comprendre l'existence de ces camps, leur succès et leur fonction symbolique dans la société, la réalisatrice […] est partie d'une réalité documentaire. Qu'elle a eu la très bonne idée de tordre en fiction. L'héroïne de son film est une orpheline de 9 ans accusée par son village de sorcellerie. Lors de son « procès », dans l'amas de témoignages farfelus, il est reproché à l'enfant la chute d'un broc d'eau et une agression. C'est la fameuse loi du bouc émissaire : on instrumentalise l'individu le plus fragile et isolé de la communauté pour lui faire endosser le poids d'une infortune. Telle est sa mission sociale.

L'enfant s'appelle Shula, « la déracinée ». Le programme du film s'aligne sur le destin tracé par ce prénom : il sera errance et déambulation au cœur d'un système qui ne cherche qu'à exploiter et tirer profit de l'enfant (jamais jusqu'au pire, heureusement). De mouton noir, Shula devient juge sommée de traquer les auteurs de larcins dans les villages, divinité locale, bête de foire traînée sur les plateaux de télévision. Mais surtout prisonnière de son camp où règne une grande solidarité féminine. La seule riposte de Shula est un mutisme en forme d'armure qui se fissure parfois à la faveur d'une ruse enfantine, quand elle verrouille de l’intérieur un véhicule pour tenir à distance ses bourreaux.

Malgré l'extrême violence de ce qui est représenté, les ressorts cyniques, ridicules mais aussi sincères de cette coutume, Rungano Nyoni fait le pari de filmer autre chose, un horizon qui serait de l'ordre du conte. Plutôt que d'opposer une réalité (traumatisante) à une croyance (coupable), elle déplace le désir de transcendance, le reprend à son compte, à travers le calvaire de son héroïne. D'où parfois ces visions étranges et poétiques suspendues aux *Quatre Saisons* de Vivaldi. Le ciel qui gronde, les rubans qui volent et Shula prostrée dans sa hutte – la gueule géante d'un ogre. **Ainsi va la parabole magique de Rungano Nyoni contre l'injustice et la diabolisation des plus faibles.**

Emily BARNETT